

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 64 (1926)
Heft: 26

Artikel: Lettre de la mi-juin
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« Voilà ce qu'ont fait nos pères. Ils ont droit à notre reconnaissance : à eux, l'honneur ; à eux, la gloire ! Pour nous, nous avons le droit d'être fiers d'eux ; mais, ce droit, nous ne l'avons qu'autant que nous nous montrons dignes d'eux ! » J. M.

IL Y A CENT ANS

M Delapraz se propose d'ouvrir pour le 1^{er} novembre une classe dans la soirée, de 6 à 7. En outre, il recevra des jeunes filles auxquelles il enseignera l'écriture, l'orthographe, l'arithmétique, etc., et l'heure de 7 à 8 donnée aux jeunes garçon pour les mêmes parties que ci-dessus. De plus, il y joindra l'allemand pour les personnes qui le désirent. S'adresser à lui-même, Mercerie 6.

M. Beutler, chef d'orchestre et directeur de la société de musique de cette ville, a l'honneur d'informer le public qu'il donnera un concert vocal et instrumental à son bénéfice vendredi prochain 7 octobre dans la salle de l'Hôtel de ville. La protection active que les amateurs de la société veulent bien lui accorder lui donnent l'assurance que ce concert sera aussi favorablement accueilli que les précédents. On pourra se procurer des billets à l'entrée. Le prix est de 15 batz.

Le sieur David Cottier donne avis qu'il arrivera cette semaine du Pays-d'Enhaut avec son troupeau de vaches fraîches ou prêtes à véler, et qu'il le placera dans un pré à Montriond, au bord du chemin d'Ouchy, et près du cimetière.

Il détaillera aussi par pièces, à la Douane, un tonneau de fromage tout gras.

Perdu depuis Martheray jusque sur St-François un panier couvert contenant un pantalon bleu, une jupe blanche, un mouchoir de poche et un essuie-main. Prière de le rendre, No 12, rue de l'Halle, 1^{er} étage.

La Patrie Suisse. — Le dernier numéro de la « Patrie suisse » est essentiellement consacré aux grandes actualités de la quinzaine : inauguration du bâtiment du Bureau International du Travail, 75^e anniversaire de la Musique du Locle, fête cantonale de chant à Sion, Fête des Narcisses, championnat suisse de golf, inauguration du III^e Salon de l'Automobile. On y trouve d'excellents portraits de G. Anastasi, récemment décédé, du nouveau conseiller d'Etat bernois, M. Fritz Joss, de M. Will, le directeur démissionnaire des Forces Motrices bernoises. — L'alpinisme y est représenté par une belle vue du Rothorn de Zinal. T. R.

UNE SERIEUSE ALERTE

SUR la trame des jours apparaissent, avec plus ou moins de relief, des ombres et des clartés. L'innombrable variété des individus pourrait se diviser en deux catégories : ceux dont les regards s'hypnotisent sur les points de nuit et ceux qui s'attachent de préférence à suivre les reflets de la lumière.

Je suis de ces derniers. Ma vie aux tournants brusques et aux changeantes atmosphères, j'en efface volontiers les taches sombres en ravivant la teinte claire d'une étape heureuse. Et les souvenirs que je fais revivre avec le plus de facilité, si ce n'est avec le plus de joie, ce sont ceux de mes franches gaietés. Je crois retrouver le rire de ma toute-jeunesse quand, dans leurs spirales renaissantes, je vois bêtes ou gens, emmêlés, s'agiter comme autrefois.

C'est ainsi qu'un simple émoi causé cette nuit par un bruit suspect dans notre basse-cour m'a fait remémorer les phases de l'alerte sérieuse d'une nuit lointaine.

J'étais, en ce temps-là, professeur dans une petite pension. L'immeuble, de peu d'importance était occupé en entier par l'institution. Une petite cour l'entourait, qu'une tonnelle de vigne vierge, deux acacias et un tilleul faisaient pompeusement dénommer « le jardin ». Dans ce jardin, sous l'escalier du perron, se trouvait la niche de Black, le préposé à la garde de la maison. C'était vraiment là une mission bien grave pour un chien qui ne l'était guère. Il avait à peine huit mois et ne songeait qu'à jouer — un peu brutalement — avec les élèves, qu'il faisait tomber dans ses gambades folles, dont il déchirait les tabliers, entamait les mollets. Aussi avait-on

fini par limiter aux heures de la nuit son rôle de gardien. On le tenait enfermé à la cuisine pendant la journée. Quand, le soir, on le relâchait, il était fou. Quelles galopades ! Quels tourbillons dans la cour ! Une trombe, un cyclone ! Ah ! l'élève qui oubliait bérêt ou mouchoir pouvait le chercher le lendemain. Les dents de Black se dédamaient de leur repos forcé de toute une longue journée.

Je le vois encore venir, un soir, m'apporter triomphalement une robe-miniature d'où pendait un bras tout mordillé. Le complément de ce trophée gisait au pied d'un arbre : une poupée de carton-pâte seule gardait une vague apparence avec ce qu'elle avait été. La correction donnée à Black ne rendit pas sa vie de poupée à la pauvre figurine, pas plus qu'elle n'empêcha semblable meurtre d'être perpétré dans la suite à deux ou trois reprises, par la bête incurablement cannibale.

Donc, ce tombeur d'enfants, ce déchiqueteur de poupées prenait la garde à la nuit tombante. Quel zèle il y apportait ! Pas un chat ne passait sur le mur de clôture, pas un chien ne s'arrêtait près de la porte, sans qu'il donnât de la voix inégalement. Par contre, les passants l'intéressaient peu. Il est fort probable que le moindre appât jeté du dehors lui eût fait totalement oublier son rôle de gardien. Car il était très gourmand, vorace serait mieux dire, vorace comme sont tous les jeunes chiens.

Pour ma part, très sceptique sur ses qualités de défenseur, je ne pouvais m'empêcher de l'aimer autant qu'on aime les jeunes chiens très exubérants et très encombrants, mais parfois si amusants !

Ne devais-je pas, d'ailleurs, à Black de jouir, presque chaque soir, d'une petite séance qui m'égayait fort ?... Entre dix et onze heures, Mme la directrice et son mari, M. Doucet, montaient se coucher. Je les entendais très bien, car nos chambres étaient contiguës.

Ils avaient eu à peine le temps de se dévêtir que Black jappait, à faire croire qu'une bande armée préparait le siège de l'institution.

Un claquement de volets, un court silence — le temps nécessaire à deux yeux pour percer l'ombre — et une voix hésitante, celle de M. Doucet, disait :

— Black, tais-toi !

Mais la désobéissance du chien égalait la poltronnerie du maître. Et chaque fois, malgré ses appréhensions, M. Doucet devait descendre. Au retour près de sa tremblante épouse, deux versions se partageaient l'honneur du rassurant, petit discours qui venait clore la séance :

— Un chat ne voulait pas descendre du mur.

Ou :

— Cet imbécile de Black devait japper à la lue.

Et c'était par allusion à ces petits intermédiaires nocturnes que Mme la directrice disait :

— Vous comprenez, avec un chien, nous sommes plus tranquilles !

Je n'en doutais pas. D'ailleurs, je me serais bien gardé de la contredire. Je vivais des minutes trop palpitantes quand, par l'interstice de ma porte, je voyais M. Doucet descendre — avec quelles précautions ! — bannière au vent.

— Ah ! comme on rit, parfois, seul derrière une porte !

Mais, un soir, ce fut plus grave. C'était le 30 mai. Les comptes de fin de mois avaient retardé M. et Mme Doucet. J'allais m'endormir lorsqu'ils montèrent. Dans mon demi-sommeil, j'eus le même sourire que chaque soir, à les entendre condamner leur chambre au moyen d'une chaîne de sûreté, et le même mot :

— Froussards !

Mais voilà que des aboiements furieux me tirent de ma somnolence. Ce doit être sérieux, cette-fois-ci. Black me semble avoir flairé quelque danger réel. Comme à chaque alerte, j'entends la voix peu rassurée dire à plusieurs reprises :

— Black, tais-toi !

Je sens, fixes terriblement, quatre yeux, que dis-je ! six yeux — les leurs et les miens — essayer de percer le mystère de la nuit. Mais rien

que l'ombre et que les aboiements de plus en plus furieux d'un Black possédé, qui va de sa niche à la porte du perron, pour redescendre aussitôt en proie à une agitation extraordinaire.

Après combien de trajets, après combien d'appels du chien haletant, la chaîne de sûreté retombe-t-elle le long de la porte voisine ? Je ne sais car dans mon anxiété croissante, je perds la notion du temps et des choses. Qui donc se trouve devant la niche de Black pour qu'il ne se décide pas à y entrer paisiblement ? Qu'y a-t-il dans le cour pour l'alerter à ce point ?

Comme dans un rêve, un cauchemar plutôt, j'entends M. Doucet descendre l'escalier avec précaution, avec plus de précautions encore ouvrant la porte, je vois le chien fêter son maître, je le vois retourner en trois bonds à sa niche, faire mine d'y entrer, mais s'immobiliser devant, s'aboyant avec moins de force mais plus d'insistance. Je vois M. Doucet descendre lentement les marches du perron, aller vers Black qui, tous jours aboyant, attend son maître, face au danger. J'entends la voix angoissée de Mme la directrice dire :

— Attention, Louis !

Je tremble aussi. M. Doucet vient de disparaître dans l'excavation qui, sous le perron, sert d'abri à notre gardien. Quand il en sort, tirant par l'oreille l'intrus, je tremble plus fort encore mais c'est d'un fou-rire qui ne veut plus s'arrêter.

Le lendemain matin, il ne fallut rien de moins que mes forces réunies à celles de Mme Doucet pour maintenir Black, quand il dut réintégrer son poste de jour, la cuisine.

Une rage terrible l'avait repris. Car on y avait remis l'objet de sa colère de la nuit et de nombreuses terreurs : un cheval de bois. F. H.

Au laboratoire. — Le professeur, s'adressant à ses fils Calino :

— Dans un engin explosif, qu'est-ce qui part tout d'abord ?

Calino, avec assurance :

— Celui qui l'a déposé.

Toujours plus fort. — Le Marseillais Montebello est un chasseur émérite : il parle d'un soir d'orage d'orage méridional — où il était à l'affût :

— Oh ! mon bon ! quel vent !... Moi, malgré un force herculéenne, il m'enlevait, troun de l'air ! Qu'est-ce que je fais, alors ? Je me cramponne à un banc. Le vent enlève le banc ! Je me cramponne une grille, le vent enlève la grille ! Je me cramponne à un arbre...

— Le vent enlève l'arbre !

— Eh ! non, bagasse !... Je le retiens !

LETRE DE LA MI-JUIN

UN collaborateur du *Conteur Vaudois* dans son article du 22 mai écoulé « Les Suisses à l'honneur » revendique pour les Vaudois, le droit, sans arrière-pensée de premier rang parmi les Confédérés qui ont été et sont à l'honneur.

L'histoire suisse est un long récit de lutte vers la liberté ; elle est faite d'exploits héroïques de braves connus et inconnus. Ce petit pays qu'est la Suisse, s'est fait, lui aussi, de ces exploits, du courage hardi, de l'intrépide et tenace persévérance de ses peuples frustes.

Les Vaudois, comme les autres Confédérés ont contribué à honorer le drapeau des soldats suisses au service étranger dont la devise est « Honneur et fidélité ».

Dans son livre remarquable, consacré au service étranger, le capitaine de Vallière déplore l'existence de ces Suisses. Il n'est pas jusqu'aux enfants du Pays de Vaud qui n'ont illustré le pays par leur attachement à leur patrie, allant jusqu'au sacrifice de leur vie.

Nous voyons un Vaudois, François-Noël Crousaz, de Lausanne, simple enseigne au service étranger, à la bataille de Malplaquet en 1709. Il avait 13 ans. Tous les officiers de son régiment étaient tués ou blessés ; il se trouva seul et le dernier pour en prendre le commandement. Par son courage et son habileté, il ramena le régiment au camp dans le meilleur ordre, malgré les pertes essuyées.

Qui ne connaît l'histoire du petit tambour

Bettens qui battait la charge à Fontenay, les jambes broyées par un boulet.

Si, continuant à parcourir le livre, nous y trouverons dans maints rôles des morts tombés glorieusement, de nombreux Vaudois. A Lutzen, en 1632, parmi les 4 à 5000 Suisses qui renforcèrent l'armée suédoise, figuraient beaucoup de Vaudois, entre autres trois frères Treytorrens qui furent des hommes remarquables et d'un courage admirable. Nous voyons le régiment de Sacconay, dont les officiers étaient Vaudois, entre autres deux lieutenants, dont les noms appartiennent aujourd'hui à l'histoire : François-Louis, futur général de Sacconay, d'Abram Daniel Davel. Ce régiment s'illustra pendant bien des années, à l'étranger.

Le XVIII^e siècle s'ouvre avec la guerre. Dans l'effectif des régiments suisses, nous trouvons, pour le Pays de Vaud, celui de Villars-Chandieu, fort de 2400 hommes pour la France. Pour la Hollande, celui du Baron de Coppet, 800 hommes.

Et ces Vaudois font des prodiges de bravoure aux côtés des régiments confédérés ; ils se font remarquer par l'impétuosité de leurs attaques et beaucoup y laissent leur vie.

Dans les batailles de Fontenay et Malplaquet déjà citées, le régiment de Bettens perdit 122 hommes dont plusieurs officiers du Pays de Vaud.

A la bataille de Lawfeld (1747) ce même régiment, de Bettens, perdit encore 132 hommes et un grand nombre d'officiers blessés et tués.

Et c'est ainsi, tout le long de ce livre captivant, où l'historien militaire retrace l'histoire séculaire des Suisses au service étranger qu'on ne peut mieux résumer que par ces paroles de notre historien national Jean de Muller :

« Ce qui consolide l'existence et le nom d'un peuple, c'est l'indélébilité du caractère national. Au cours des siècles, si le nom suisse est resté synonyme de loyauté et d'honneur, c'est à nos soldats que nous le devons. Par eux, le caractère national a conservé un de ses plus beaux traits ; cette fidélité au devoir qui, à elle seule, suffit à racheter toutes les défaillances des derniers siècles. Les temps viennent, les temps s'en vont. Qu'y a-t-il d'indestructible ?

Ce qui, gravé dans l'âme, se propage de génération en génération. Le souvenir des gloires disparues mérite de vivre aussi longtemps que nos vallées et nos montagnes, tant que durera notre alliance éternelle. »

Mme David Perret.



L'HERITAGE

3

Le lendemain de ce jour, une lettre arrivait : — elle ne faisait aucune allusion à celle de François, mais annonçait que, fatiguée à l'excès, elle se décidait de revenir à la maison, où tout devait être préparé pour le jour de son arrivée. Car, ajoutait-elle, c'est avec toi que je veux passer mes derniers jours !

Louise fit aussitôt appeler François pour lui annoncer la fin de leur espérance !

Le soleil de l'automne qui eût pu répandre encore sur leur vie sa lumière sereine, disparut ce jour-là pour toujours de leur ciel ! l'amour fidèle, les longues années d'attente, tout s'effondra autour d'eux ; et sous leurs regards angoissés, se déroula l'image de l'hiver, glacé où ils allaient vivre, séparés l'un de l'autre jusqu'à la mort !

François s'était jeté sur un siège en gémissant : Louise, debout devant lui, avait passé ses bras autour de ses épaules ; des larmes montaient de leurs yeux brisés et tombaient en se mêlant en chemin.

Des chers souvenirs, du bonheur longtemps attendu des rêves légitimes de deux âmes unies par des serments sacrés, il ne restait plus d'autre perspective que l'attente de la mort, la solitude poursuivie dans la tombe !

Un mois après cette scène douloureuse, Mlle Adèle arriva. Ce fut un long travail pour tante Louise de trouver à caser dans les armoires et dans les plus

petits coins de la maison, les nombreux colis dont l'ancienne gouvernante était accompagnée !

Une fois installée, Mlle Adèle arrangea sa vie : elle aidait le matin à mettre en ordre les chambres ; puis, elle s'occupait du linge, l'examinait, le reprisait, ainsi qu'elle l'avait fait au cours de ses anciennes fonctions.

Elle ne manquait jamais sa promenade journalière, ni sa visite chez son frère Auguste, d'où elle revenait rarement sans avoir appris quelque fait nouveau. Il était question parfois de François Michaud qui se négligeait et qui eût été une honte pour la famille si tante Adèle n'eût veillé sur sa sœur Louise !

Une autre fois, il s'agissait de Georges, moins travailleur que les fils d'Auguste qui, eux, allaient attendre l'aube aux champs et ne s'accordaient que peu d'heures de sommeil, préoccupés qu'ils étaient de leurs travaux !

En rentrant, elle faisait part à sa sœur de ses réflexions sur ses neveux :

— En voilà au moins qui font plaisir et honneur à la parenté, tandis que Georges, que tu as trop gâté, leur est en tous points inférieur.

Tante Louise, selon son habitude, soupirait et se taisait ! A la voir, toujours paisible et soumise à sa sœur, on aurait pu la croire résignée à son sort ; mais en réalité son cœur était en révolte : lorsqu'elle se sentait à bout de courage, elle s'échappait un instant de la maison pour aller chez Georges où toujours elle entendait quelques mots de sympathie et d'encouragement. Les jeunes époux, parfois, pris de pitié par ce qu'ils entendaient dire de François, l'engageaient à arracher son vieux promis au découragement qui l'accablait et à remplir, malgré tout ses anciennes promesses.

— C'est bon à dire, mes enfants, leur répondait-elle : François ne possède pas de biens et depuis la mort du grand-père, les miens sont mêlés à ceux de tante Adèle ; aussi m'est-il difficile de sortir de cette situation, difficile doublement par le mauvais vouloir de ma sœur. Aussi, ne me reste-t-il qu'à me résigner en attendant la mort : c'est en elle seule que nous pourrions être ensemble, François et moi !

Au bout d'un an passé à Perle, Mlle Adèle reçut d'une amie de Genève l'invitation d'aller passer quelques jours chez elle. Elle accepta avec empressement : ce lui fut une joie de se retrouver aux lieux dont elle gardait de bons souvenirs, et loin momentanément de la monotonie de sa vie au village.

Pendant son absence, sa sœur goûta un apaisement dont elle avait l'ardent besoin. Informé de ce départ, François reparut dans la maison, en toute simplicité, aux yeux de tous, ainsi qu'il l'avait fait pendant tant d'années sous les regards du grand-père.

François savait qu'il tourmenterait en vain sa pauvre amie en lui parlant encore du passé et de leur bonheur à jamais détruit, aussi évita-t-il de revenir sur ce sujet navrant.

A plus d'une reprise on les revit, le soir, assis au jardin, sur le banc placé au pied de l'églantier qu'ils avaient planté au temps heureux de leurs vingt ans. Et les villageois, les regardant avec compassion, disaient entre eux :

— Oh ! les pauvres vieux !...

Leur bonheur dura un mois. Le dernier soir, Mlle Adèle devant rentrer le lendemain, François sentit, au moment de quitter son amie, un désespoir infini briser son corps et son âme.

— Je ne pourrai donc plus revenir demain ! je ne pourrai plus te voir ! je serai seul à nouveau dans mon triste logis, éternellement seul !

— Que faire ? prenons courage, François ! Ce sera notre lot jusqu'à la fin !

— Mais, pense-y, Louise ! ne plus te voir, ne plus entendre ta voix aimée ! Oh ! que ta sœur est dure et égoïste !

Un tourment qu'elle n'eût pu définir, s'implanta dès cet instant dans le cœur de la vieille fille dont chaque pensée suivait François dans son logis désert. Elle songeait au temps où, escomptant la présence de sa fiancée, devenue sa femme, il prenait peine à soigner sa vieille maison dont il fleurissait les fenêtres, celles particulièrement de la chambre où, trompeuse chimère, il la voyait déjà assise, respirant le parfum des géraniums, ses fleurs préférées ;

Depuis le retour de Mlle Adèle, on racontait au village que François se négligeait, qu'un grand désordre régnait chez lui, que, même pendant les plus grands froids, il ne prenait plus la peine de chauffer sa chambre ; puis, il ne saluait plus personne, allant devant lui comme s'il ne reconnaissait pas même ses amis.

Lorsque ces racontages arrivaient aux oreilles de tante Louise, le tourment ressentit lors de l'adieu de François se faisait plus cuisant, plus angoissant. Un malheur me menace, disait-elle : oh ! c'est trop de souffrances !

Quelque temps après le retour de Mlle Adèle, retour qui avait banni définitivement François de la maison, une voisine au courant du triste roman de tante Louise, entra dans la cuisine en disant d'une voix bouleversée :

— Mademoiselle Louise !... un grand malheur est arrivé !

— Un malheur ? murmura la vieille fille, tandis que ses jambes fléchissaient et qu'une douleur atroce étreignait son cœur. Quel malheur ?... j'en attendais un ! parlez-moi... ne me cachez rien !... François est malade ?

— Hélas ! pauvre Mlle Louise, François est mort !

— Mort ? François ?

Chancelant sous ce coup terrible, tante Louise serait tombée sans l'aide de la voisine.

— François est mort ? répéta-t-elle. Je vous en supplie, dites-moi comment il est mort ?

— De découragement et de chagrin ; il avait bien changé ! toujours triste, il ne parlait plus à personne sauf pour dire : « Il ne fait plus beau au monde ! ceux qui s'en vont sont bien heureux ».

(A suivre.)

C. R.

Théâtre Lumen. — Une fois de plus la direction du Théâtre Lumen donne l'occasion au public d'admirer la remarquable artiste Norma Talmadge, dans une de ses dernières créations *Sa Vie* ou *The Lady*, merveilleux film artistique et dramatique en 5 parties. De très belles scènes, trop nombreuses pour être mentionnées ici, nous donnent l'occasion d'applaudir le grand talent de Norma Talmadge, tour à tour espiègle, turbulente. Le Théâtre Lumen présente également une exclusivité pour Lausanne **Le Cyclone du Jura**, vues terrifiantes de la catastrophe : maisons écroulées et rasées, arbres décapités, déracinés ou fauchés, enfin les pauvres bêtes, incapables de se défendre contre la tornade, qui périssent dans leurs étables. Citons encore une comédie comique **Ham, le mari soumis** ! 20 minutes de fou-rire. Ce remarquable programme est présenté tous les jours, en matinée et en soirée.

Royal Biograph. — C'est cette semaine que passe au Royal Biograph la deuxième et dernière époque de **La Mendiante de St-Sulpice**, le grand drame tiré du merveilleux roman de Xavier de Montepin. Il convient de mentionner tout spécialement, la remarquable interprétation dont cette œuvre bénéficie, tout particulièrement Mlle Suzanne Révonne et M. Desjardins, tous deux de la Comédie Française. A la partie comique, citons : **Zigotto à la scierie** ! 20 minutes de fou-rire. Le Royal Biograph présentera également à chaque représentation, en exclusivité pour Lausanne, **Le Cyclone du Jura**, avec ses nombreuses et terrifiantes vues de la catastrophe. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 27 : matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

CITROVIN AU LIEU DE VINAIGRE
RECOMMANDÉ PAR M.M. LES MÉDECINS
L'EXQUISE MAYONNAISE ET SAUCE DE SALADE
FABRIQUE DE CITROVIN ZOFINGUE
MATUSTA

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



POUR OBTENIR DES MEUBLES

de qualité supérieure, d'un goût par fait, aux prix les plus modestes.

Adressez-vous en toute confiance à la fabrique exclusivement suisse

MEUBLES PERRENOUD

SUCCURSALE DE LAUSANNE : Pépinet-Gd-Pont

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4
CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %
Dépôts en comptes-courants et à terme de 3 % à 5 %
Toutes opérations de banque

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE